

« Le voyageur distrait » : le meilleur Archambault

par Mario Pelletier

(Le Devoir, 14 novembre 1981)

Gilles Archambault, *Le Voyageur distrait*, roman, Stanké, 120 p.

Gilles Archambault a un ton, une voix qu'il développe en sourdine depuis des années et qui lui appartient en propre. Que cette qualité s'affirme plus nettement dans son dernier roman dit assez la maîtrise que l'écrivain a atteint et qui lui a valu le mois dernier la consécration du prix David. Ce roman, *Le voyageur distrait*, est en effet composé de distractions. Celles de Michel, qui, aux abords de la cinquantaine, fait le point sur ses amours, ses amitiés et ses aspirations, tout en accompagnant son ami Julien aux États-Unis, pour retracer le souvenir de Jack Kérrouac. On se demande incidemment si l'une des clefs initiales de ce roman ne se trouve pas dans l'article sur Kérrouac que l'auteur avait écrit pour le supplément littéraire du *Devoir*, le 28 octobre 1972. Quoi qu'il en soit, le spectre de Kérrouac que nos héros cherchent dans les bars de Lowell, de New York et de San Francisco, provoque une confrontation existentielle. Surtout chez Michel, le narrateur, qui ne cesse de réfléchir sur les illusions perdues de sa vie, ses passions de jeunesse qui ont fait place à une « fragile sérénité ». Cette sérénité, ce détachement esthétique, que le beatnik de Lowell, fils de pauvres Québécois émigrés, n'a jamais connus dans sa tragique ivrognerie.

Plusieurs noyaux de pensées gravitent autour de la conscience de Michel et l'accaparent tour à tour. Son amour pour Mélanie, avec qui il a trouvé un « isolement à deux » qui pacifie l'approche du vieil âge ; il craint de l'avoir quitté ne serait-ce que trois semaines (« Je suis comme Jack, je veux voir le monde sans m'éloigner de ma mère »). Son désir de revoir Andrée, son ex-épouse qui vit à San Francisco, désir qu'il va assouvir presque à reculons : la femme défaite, avec qui il se réunira quelques jours, le convaincra finalement qu'il vaut mieux ne pas remuer le passé. Son amitié pour Julien, mise à rude épreuve par la présence de Claude, une fille jeune et sexy comme il se doit, que l'ami a amenée avec lui ; Michel succombera aux avances pressantes de Claude, avec la lucidité blasée de l'homme sur le retour. Sa pitié pour son vieux père, dont la vie se désagrège avec une lenteur cruelle dans un hôpital ; sa culpabilité vis-à-vis ce père qu'il a méprisé à cause de sa médiocrité culturelle, parce que ce géniteur le rattachait à une misère canadienne-française dont il trouve partout les échos dans la vie de Jack le Canuck, « Jack la caricature géniale de l'écrivain québécois ».

En fait, c'est l'idée d'échec qui sourd de tous les horizons. Échec d'un projet de livre que Michel et Julien caressaient depuis longtemps, un « essai à quatre mains » sur Kérrouac, que les péripéties du voyage aux États renvoient aux limbes. Mais cet échec, parmi les autres échecs avec l'amour, l'amitié, etc., n'est lui-même que l'aboutissement d'une carrière d'écrivain que Michel considère comme raté, parce qu'il ne l'a pas menée viscéralement, éperdument, comme Kérrouac. « Jack dit que vous n'avez pas eu la générosité de vous sacrifier pour vos livres. » Dans ce Michel désenchanté, qui ne cherche plus qu'un repliement confortable sur soi pour glisser sans douleur vers la mort, Archambault dépeint bien la fatigue d'une génération d'écrivains formée dans l'orbite de Radio-Canada, avec une esthétique neuve pour secouer les puces du vieux folklore (« se débarrasser une fois pour toutes de la langue bâtarde de l'enfance »), et qui s'est épuisée dans l'écartèlement entre la chaise européenne et la chaise américaine. Et tout à coup, il y a l'exemple scandaleux de Kérrouac. Le cercle fatal de la culture minoritaire, le Franco-Américain le fait éclater en projetant sa marginalité « on the road », aux, quatre coins des USA. Il court les routes avec l'ardeur sauvage des coureurs de bois, et en écrivant sans inhibition comme le plus moderne disciple de Breton. En fait, l'irruption de Kérrouac dans la conscience littéraire québécoise, au début des années 70, y a marqué un tournant majeur. Victor-Lévy Beaulieu, avec son « essai-poulet », y a contribué pour beaucoup. Ce sera probablement l'influence la plus décisive qu'aura eue cet iconoclaste culturel : il a branché la littérature d'ici sur l'Amérique.

Dans *Le Voyageur distrait*, Kérouac sert en somme de repoussoir et de révélateur aux personnages. Il représente la générosité de la vie, un débordement aux antipodes de l'esthétisme distanciateur de Michel. « Je suis un craintif, s'avoue celui-ci, j'ai à peine goûté à l'existence. » De toute façon, il est revenu de tout, même de l'écriture (il le vérifie au cours du voyage), il n'a plus d'autre désir que de se calfeutrer dans une vie de couple bien étale, entre quatre murs de brique dans un quartier paisible, avec ses disques et ses livres. Sachant fort bien que « son point de vue ne sera jamais celui de la vie ».

Tout au long du roman l'auteur nous fait passer de la rumination mentale au dialogue et du flash-back au présent, avec un art admirable du fondu. Pas de fils blancs, sauf ce poncif sexiste de la fille dite « libérée », qui ne cherche qu'à baisser. Mais par-dessus tout, Archambault excelle dans les fines notations psychologiques. Par exemple : « Lorsqu'il s'adressait à elle ou qu'il entendait sa voix, il ne lui semblait pas mettre fin vraiment à sa méditation. » Ou encore : « S'il se rapproche d'elle pour l'enserrer c'est poussé par un besoin irrésistible de compassion. Il veut la protéger mais il ne peut pas ignorer qu'il se reconnaît dans sa fragilité. » Des traits, de ce genre et un ton général de confidence ont valu à l'auteur la réputation d'écrivain intimiste, sur laquelle il ne manque pas lui-même d'ironiser au cours du roman.

Si ce *Voyageur distrait*, qui est du meilleur Archambault, tombe à point au moment où l'auteur reçoit le grand prix littéraire du Québec, l'éditeur, lui, ne claironne pas. Son sens de l'économie l'étouffe sans doute. Ainsi, au lieu du bandeau rouge triomphal qui ceint d'habitude les livres lauréats, Stanké a collé une simple étiquette en noir et blanc, à peine visible. La modestie de cette mention est telle qu'elle risque même d'induire en ambiguïté : est-ce bien « Prix David 1981 » ou « Prix David \$19.81 » dont il s'agit ? Avec ces signes de piastre qu'on trimballe maintenant d'un bord à l'autre, on ne sait plus.